

**Peter Salm, *Three Modes of Criticism. The Literary Theories of Scherer, Walzel and Staiger*, Cleveland, The Press of Case Western Reserve University, 1968, XIV-127 p.**

Raymond Joly

Volume 3, numéro 2, août 1970

Critique littéraire et enseignement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500143ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500143ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Joly, R. (1970). Compte rendu de [Peter Salm, *Three Modes of Criticism. The Literary Theories of Scherer, Walzel and Staiger*, Cleveland, The Press of Case Western Reserve University, 1968, XIV-127 p.] *Études littéraires*, 3(2), 272–273.  
<https://doi.org/10.7202/500143ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1970

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

moyens artistiques des écrivains contemporains permet d'exposer (dans l'atmosphère d'une conscience nationale évoluée) non seulement les processus sociaux et leur origine, mais aussi le reflet de ces processus dans la vie intérieure de l'homme.

Tout en jouant un rôle important dans la lutte pour le progrès social et pour l'émancipation des Canadiens français, leur littérature dont l'importance de cognition et la valeur esthétique ne font pas de doute devient un élément constitutif inséparable du développement de la littérature mondiale.

Bien que relativement court et de petit format, bien que tiré seulement à 4.000 exemplaires, le livre de Vannikova est une étude très utile et on ne peut que se réjouir du fait que la littérature canadienne-française soit ainsi portée à la connaissance du public russe qu'on souhaiterait plus nombreux.

C. JAUKSCH-ORLOVSKI

*Université Laval*

L'auteur se réfère parfois aux critiques suivants :

C. Audejean, S. Baillargeon, M. Bernard, G. Bessette, A. Bosquet, C. Cluny, J. Ethier-Blais, J.-Ch. Falardeau, J. Gaugueard, P. de Grandpré, N. Kattan, R. Lacôte, M. Lebel, P. Lepage, C. Lockquell, A. Major, G. Marcotte, Y. Préfontaine, G. Sylvestre, G.-A. Vachon.

□ □ □

Peter SALM, *Three Modes of Criticism. The Literary Theories of Scherer, Walzel and Staiger*, Cleveland, The Press of Case Western Reserve University, 1968. XIV-127 p.

M. Peter Salm, dans ce livre, s'adresse non pas au seul germaniste, mais à quiconque s'interroge sur les problèmes méthodologiques de la critique et de l'histoire littéraires. Plutôt que l'apport d'un Scherer ou d'un Staiger à la connaissance de la littérature allemande, il étudie la théorie de la critique que l'on trouve explicitement développée chez eux<sup>1</sup>.

Le chapitre sur Wilhelm Scherer (1841-1886) comporte cependant un tableau sommaire des opinions de cet auteur sur les principaux écrivains allemands et étrangers ; M. Salm a dû sentir qu'il n'y avait pas lieu de s'attarder sur les idées générales d'un personnage aussi moyen, en qui s'allient un positivisme assez épais, un romantisme cocardier et le goût des spéculations arithmétiques. Oskar Walzel (1864-1944) est plus intéressant ; on lira avec profit le récit de ses efforts pour créer une science de la littérature enfin centrée sur son véritable objet, et qui ne se borne plus à la critique externe et à l'analyse des contenus. Efforts variés et tenaces, mais bien décevants, puisque ni le recours à la correspondance des arts, ni le flirt avec la psychologie (prématuré de part et d'autre) n'ont permis à Walzel d'échapper à la banalité et au rabâchage.

Le chapitre sur notre illustre contemporain, M. Emil Staiger, est presque entièrement consacré aux

<sup>1</sup> Dans le cas de M. Staiger, dont la réputation d'*Interpret* est très grande et très méritée, on regrette que l'analyse de la pratique critique ne vienne pas compléter l'exposé de la théorie ; il aurait été intéressant de savoir si la philosophie qui sous-tend les admirables explications de texte des *Meisterwerke deutscher Sprache*, ou le gros ouvrage en trois volumes sur Goethe, recouvre parfaitement celle des *Grundbegriffe*.

*Grundbegriffe der Poetik* (« les Concepts de base de la poétique »). Il me semble que M. Salm rend parfaitement justice à cet ouvrage ; il l'analyse avec attention et rigueur, en souligne la grande finesse de style et de sensibilité et en fait ressortir les vices radicaux, notamment certains partis pris, des tours de prestidigitation étymologique qui ressemblent à ceux de Heidegger et à propos desquels il était bon de rappeler fermement que rime n'est pas raison ; enfin, le caractère gratuit d'un système fragile dans ses bases et impraticable dans son utilisation. J'aurais été plus sévère encore sur un point précis : la nouveauté du livre de M. Staiger, en comparaison avec l'*Esthétique* de Hegel, est encore moins grande qu'il n'est dit ici, surtout en ce qui concerne l'épopée.

Mais aussi bien, ce n'est pas la partie sur le « Style épique » ni sur le « Style dramatique » (malgré les intéressantes considérations sur le pathétique et le « problème »), qui constitue l'essentiel des *Grundbegriffe*, mais la première, celle qui traite du « Style lyrique ». C'est de là qu'un critique devrait partir s'il voulait ajouter au livre de M. Salm un chapitre de synthèse qui replacerait les trois figures étudiées dans l'histoire de la pensée critique des cent dernières années (chapitre dont l'absence est très honnêtement indiquée dans l'introduction, pp. 3-4). Cette histoire est peut-être celle d'une aliénation croissante. M. Staiger fait reposer sa conception du « style lyrique » — et, médiatement, tout l'édifice de sa poétique — sur une façon

très 1910 de sentir quelques douzaines de poèmes romantiques<sup>2</sup> ; il n'y a pas d'idée qui revienne plus spontanément sous sa plume, à propos du lyrisme, que le total isolement du poète, alors que jusqu'à Goethe inclusivement (on connaît son estime pour les « gesellige Lieder »), et même après, la poésie lyrique, lorsqu'elle n'était pas l'expression d'un groupe par un individu, était justement un moyen d'intégration au groupe de l'individu en tant que tel.

Que penser d'une poétique dont la pièce la plus originale semble bien n'être qu'une rationalisation de l'impossibilité, pour un certain type d'esthète et d'universitaire, de vivre ailleurs que dans l'anachronie ? On finit par se dire que les conceptions d'un Scherer, pour naïves et épaisses qu'elles fussent, étaient moins étriquées ; avec des moyens grotesquement insuffisants, il visait du moins une connaissance du phénomène littéraire dans l'intégralité de sa réalité historique. Nous avons beaucoup raffiné depuis, mais peut-être le savoir fuira-t-il ceux qui n'auront pas su le désirer<sup>3</sup>.

Raymond JOLY

Université Laval

<sup>2</sup> Il me semble qu'il y a quelque chose en porte-à-faux également dans son goût pour les vers de Goethe et d'Eichendorff mis en musique par Hugo Wolf (Salm, p. 104), lequel est bien le compositeur le plus fin de siècle qu'on puisse imaginer.

<sup>3</sup> On se demande comment il se fait que M. Salm, qui est très conscient de ce que toute traduction comporte de subjectif (voir sa préface, p. VIII), a cru pouvoir se dispenser de donner partout, avec la version anglaise, l'original des textes qu'il cite.